

350771



Petite Bibliothèque  
des Pères et Mères de Famille.

SERVA MANDATA

# Soyez chrétiens!

La vie et l'éducation chrétiennes.  
Le rôle de la religion dans  
l'éducation.  
Les écoles sans Dieu.



LILLE  
(NORD)

GRAMMONT  
(BELGIQUE)

Maison du Bon Livre.

Œuvre de St-Charles.

ADW 1235

Petite Bibliothèque  
des Pères et Mères de Famille.

---

# Soyez chrétiens!

---

---

La vie et l'éducation chrétiennes.  
Le rôle de la religion dans  
l'éducation.  
Les écoles sans Dieu.



LILLE  
(NORD)

Maison du Bon Livre.

GRAMMONT  
(BELGIQUE)

Œuvre de St-Charles.

# IMPRIMATUR

Mechliniæ, 13 Maii 1910.

J. THYS, CAN., LIB. CENS.

---

## Publications recommandées.

**Le Livre du Catholique, à l'église et dans la famille. Encyclopédie religieuse universelle, très utile à tous les fidèles. Fort volume, grand in-18. d'environ 900 pages, nombreuses gravures.**

Vaste somme du chrétien, telle qu'il n'en a pas encore été publié jusqu'à présent, comprenant ou résumant tout ce qui concerne la religion, l'apologétique, la morale, la liturgie, l'histoire religieuse, l'hagiographie, la vie chrétienne, la piété, les cérémonies et prières de l'Eglise, les cantiques, une direction pour chaque catégorie de personnes, (enfants, jeunes gens, parents, etc.) — Véritable trésor des fidèles, comme ce recueil contient un Paroissien, il peut leur tenir lieu de tous les autres livres de piété. Sous le régime de la Séparation, on estime qu'il sera propagé en France avec le plus grand avantage, l'auteur ayant eu constamment en vue ce public spécial. \* Vos livres de piété, écrit un prêtre, l'emportent, par leur côté pratique, par leur adaptation aux besoins actuels de nos fidèles, et, je dois l'ajouter, par leur extrême bon marché, sur tout ce qu'on peut trouver en France ; mais votre *Livre du catholique* surpasse encore tous les autres. »

**Le jeune Apologiste de la religion, Réponses aux objections les plus répandues. In-18. 300 pages avec gravures.**

A l'heure qu'il est, cet ouvrage devient le vade-mecum indispensable des jeunes gens. Un catholique dévoué à la bonne Presse en a acheté pour sa part plus de cinquante mille exemplaires et il a propagé avec un zèle infatigable ce petit volume dans les Pensionnats, les écoles, les maisons bourgeoises. S'il avait de nombreux imitateurs, on ne verrait plus tant de chrétiens incapables de fermer la bouche aux fanfarons d'impiété qui colportent partout les mêmes mensonges et les mêmes inepties contre la religion.

ETC. Demander le Catalogue.





# Soyez chrétiens !

## I.

**N**OUS craignons qu'un certain nombre de nos lecteurs ne s'étonnent d'un semblable conseil. Tous ceux qui veulent sincèrement donner une *éducation chrétienne* à leurs enfants (1), comment pourraient-ils n'être pas chrétiens ?

Oui, tous sont chrétiens de nom ; nous ajouterons même : tous peut-être accomplissent matériellement les devoirs de la vie chrétienne. Mais qu'il y a loin de là à avoir l'esprit chrétien, à être chrétien de fait !

Or il est de la plus haute importance que les parents aient ce christianisme réel, effectif, car tout le succès de l'éducation chrétienne, de la bonne éducation dépend de là. Supposez un vrai et solide chrétien, qui ne connaisse absolument rien des méthodes d'éducation, il réussira parfaitement sans aucune méthode, tandis que les autres, avec les meilleures mé-

---

(1) Ce qui est le cas de tous les lecteurs de cette Bibliothèque.

thodes du monde, n'aboutiront à aucun résultat sérieux ni durable.

La raison en est bien simple. C'est toujours le vieux proverbe qui trouve son application : *Nemo dat quod non habet* : personne ne peut donner ce qu'il n'a pas. Celui qui ne possède pas le véritable esprit chrétien, ne parviendra jamais à donner une éducation chrétienne à ses enfants. Il pourra faire d'honnêtes gens ; il ne fera pas des chrétiens. L'autre réalisera par la pratique, par l'exemple, l'idéal qui est dans son cœur.

Posons-nous donc une bonne fois la question : sommes-nous de vrais chrétiens ?

Posons-nous cette question : 1<sup>o</sup> parce qu'il y a infiniment de chrétiens qui ne sont pas de vrais chrétiens et qui ont le plus grand intérêt à savoir ce qui leur manque pour le devenir ; 2<sup>o</sup> parce qu'aussi longtemps que nous ne serons pas de vrais chrétiens, nous ne pourrons faire de bonne besogne en fait d'éducation chrétienne.

Les illusions sous ce rapport sont incroyables ! Dans notre siècle où l'extérieur est tout, l'intérieur à peu près rien, on mesure la valeur d'un chrétien au nombre et à l'importance de ses démonstrations religieuses. S'il va tous les dimanches à l'église, c'est un bon chrétien ; s'il y va plusieurs fois la semaine, c'est un excellent chrétien ; s'il y va tous les jours et qu'avec cela il communie fréquemment, oh ! sûrement, c'est un saint !

Même aux yeux de beaucoup de personnes pieuses, l'essence de la religion consiste à réciter un grand nombre de prières, de chapelets et de litanies, à porter deux ou trois scapulaires, à aller souvent en pèlerinage, à assister à tous les sermons, à appartenir à diverses confréries, etc., etc.

Eh bien, cette religion-là a un défaut très grave, un défaut radical : c'est qu'elle ne vise que la surface. Et par suite, c'est seulement l'écorce de la religion, mais nullement la religion elle-même. Celui qui n'a que cela peut passer pour très vertueux aux yeux des hommes ; mais il peut se faire qu'aux yeux de Dieu il ne soit pas un vrai chrétien.

Réfléchissons un peu : n'est-ce pas par le cœur que nous nous mettons en rapport avec Dieu ? n'est-ce pas notre cœur qui a la faculté de se porter vers lui, et qui reçoit de lui toutes les grâces ? C'est donc notre cœur qui doit avant tout être religieux et communiquer la religion à nos actes extérieurs. Nous avons beau nous observer pour être graves dans notre maintien, prendre une posture recueillie, avoir tous les dehors de la vertu ; à quoi bon si, intérieurement, nous nous livrons à mille pensées frivoles ou dangereuses ? Nous avons beau aller souvent à l'église ; à quoi bon, si, pendant que nous y sommes par la présence corporelle, notre esprit bat la campagne et nous ne rêvons que vanités et plaisirs ? En se bornant aux actes extérieurs, on

n'a donc qu'une fausse religion, une religion de mauvais aloi, de contrebande, si l'on ose s'exprimer ainsi ; et voilà pourquoi les mondains se moquent si souvent de ces femmes qu'ils appellent « des dévotes » et qui malheureusement n'ont parfois d'autre piété que celle dont elles font extérieurement parade. « Ce sont des anges à l'église, disent-ils, et des diables à la maison. Ces femmes sont vaniteuses, jalouses, impatientes, susceptibles, grondeuses ; elles déchirent la réputation du prochain ; elles sont à charge à leur mari et tourmentent leurs domestiques. Après leurs patenôtres elles ne savent que tuer le temps chez elles ou dehors et elles ne valent pas mieux que celles qui ne vont pas à l'église. »

Certes, ce sont là de fausses dévotes dans toute la rigueur du terme ; de telles femmes ne sont même nullement des chrétiennes. Elles déshonorent la religion et la livrent aux sarcasmes de l'impiété.

Que faut-il donc essentiellement pour être un vrai chrétien, un disciple de Jésus-Christ ? — Acquérir et pratiquer les vertus que lui-même nous a enseignées et dont il nous a donné l'exemple. Ces vertus constituent le fond même du Christianisme et le Fils de Dieu en fait une condition du salut. Pour la charité par exemple : « C'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples : si vous vous aimez les uns les autres ; » pour la mortification : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez



tous de la même sorte ; » pour l'humilité : « Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ; » etc. Les vertus chrétiennes sont donc nécessaires pour accomplir les préceptes du Sauveur ; elles le sont encore pour éviter les vices contraires : par exemple, un chrétien qui ne pratique pas la douceur se laissera aller à des mouvements de colère ; celui qui n'est pas mortifié commettra bientôt des excès dans le boire ou le manger ; et ainsi des autres vertus ; et enfin parce que la résistance aux passions, et par conséquent la persévérance, est impossible sans les vertus chrétiennes : il n'y a pas d'autre frein capable de maîtriser la nature corrompue et de réprimer ses convoitises.

Notre ignorance à cet égard provient de ce que nous ne lisons pas l'Évangile. Sans doute, les cantiques, les rosaires, les médailles, les processions, toutes ces choses extérieures sont excellentes et très recommandables ; mais ne nous méprenons pas sur leur vrai caractère : ce sont des *moyens* de nous porter à Dieu, des manifestations de notre dévouement à son égard ; ce n'est pas ce que Jésus-Christ nous prêche dans son Évangile comme le *point capital* pour notre sanctification et notre salut. La grande affaire, c'est de songer à notre âme et de travailler sans cesse à devenir meilleurs, ce qui s'obtient par la pratique des vertus.

On s'étonne parfois qu'un si grand nombre

de chrétiens abandonnent les principaux devoirs de la religion, tombent dans l'indifférence et l'incrédulité. Il n'y a rien d'étonnant à cela : ce malheur arrive parce qu'ils étaient chrétiens de nom et pas de cœur et d'esprit, chrétiens par quelques signes extérieurs et pas par toutes les puissances de l'âme ; en un mot, ce malheur arrive parce qu'ils ne possédaient pas les vertus chrétiennes. Dès lors, rien ne les attachait sérieusement à la religion, rien ne la leur faisait aimer, et il a suffi des perfides conseils d'un camarade, ou de la lecture d'un mauvais journal ou de l'entraînement de l'exemple pour leur faire abandonner les pratiques pieuses de la jeunesse.

Ne nous exposons pas à les suivre dans leurs tristes égarements. Soyons de vrais chrétiens, et pour cela étudions les vertus que nous prescrit le saint Évangile et faisons-en les actes toutes les fois que l'occasion s'en présente. Il ne faut rien de plus, mais il ne faut non plus rien de moins. Nous allons donc examiner successivement les vertus les plus importantes.

I. — *La vertu de religion.* Disons d'abord que pour pratiquer les vertus chrétiennes, et celle-ci tout spécialement, une disposition est nécessaire : c'est celle où est le chrétien d'agir selon les idées et les maximes de la foi, autrement dit, de voir Dieu dans tout ce qu'il fait, d'accomplir ce qui est bien *parce que Dieu le*

*commande*, d'éviter ce qui est mal, *parce que Dieu le défend*. On appelle cette disposition : esprit de foi.

Que de personnes prient, travaillent, vaquent aux affaires, uniquement parce que, dans leur milieu, tout le monde le fait à tel moment ! On s'approche des Sacrements à certains jours, mais c'est par coutume, pour ne pas faire autrement que les autres. On assiste aux offices pour un motif analogue. Qu'on change de résidence et qu'on aille dans une localité où la religion n'est pas pratiquée, on en négligera les devoirs. Puis, dans tout ce qu'on fait, on voit surtout son intérêt.

Comment une telle manière d'agir pourrait-elle être agréable à Dieu ? Je fais tout pour moi, rien pour lui ; j'observe ses lois tant que je suis sous les yeux des autres, je les enfrens dès que j'échappe à leurs regards ; en d'autres termes, je ne lui donne que ce que je ne puis pas lui refuser ; est-ce là lui rendre hommage ? est-ce répondre à ses désirs ?

Une personne qui a l'esprit de foi se comporte tout autrement. Ce n'est pas l'intérêt qui l'inspire, c'est la *conscience*. Seule ou en présence du prochain, elle est également vertueuse, également fidèle à tous ses devoirs. Même lorsqu'elle a la certitude qu'une faute resterait inaperçue, elle se garde bien de la commettre, car ce qu'elle craint, ce n'est pas l'œil des hommes, c'est l'œil de Dieu, dont le regard la suit partout et pénètre jusqu'au plus

intime de son âme. Elle prie avec autant d'attention et de recueillement dans le secret de sa chambre qu'à l'église. Elle s'acquitte de tous ses devoirs, en quelque lieu qu'elle se trouve et sans aucune préoccupation de savoir si on la voit ou non.

Nous disions donc que cet esprit de foi doit surtout présider à la pratique de la première vertu chrétienne que nous avons nommée : la vertu de religion.

Cette vertu a pour objet de nous faire grandement respecter les choses saintes, de nous porter à prier avec empressement, amour et ferveur.

Ainsi d'abord, *à l'église* : nous montrerons par notre attitude et notre recueillement que nous sommes dans la maison de Dieu. Jamais nous ne nous permettrons d'y causer, d'y rire, de nous y distraire et de distraire nos voisins ; ces légèretés dans le lieu saint seraient une injure à la Majesté divine. Lire un livre de piété, réciter le chapelet, méditer, telle doit être notre occupation à l'église.

Cette même vertu nous fera encore honorer et chérir les pratiques extérieures que la religion nous recommande : le signe de la croix, l'eau bénite, les saintes images, etc. ; affectionnons-nous à toutes ces choses ; recourons à leur emploi avec confiance.

Enfin, nous aurons intérieurement et nous témoignerons en public une grande vénération pour N. S. P. le Pape, les Évêques, les

prêtres, en qui nous verrons les représentants vivants de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous accepterons volontiers leur direction, nous suivrons leurs conseils et nous serons inviolablement attachés aux doctrines du Saint-Siège, dépositaire des vérités religieuses.

2. — *L'humilité.* L'humilité est une vertu qui inspire à l'homme de bas sentiments de lui-même et lui fait conformer sa conduite à ces sentiments, par conséquent lui fait aimer les dernières places, recevoir sans se plaindre les humiliations, etc. Dans le monde l'humilité est regardée comme une lâcheté, une folie. Et pourtant 1<sup>o</sup> elle est rigoureusement exigée par Jésus-Christ, qui a dit : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ;... que celui qui est le premier parmi vous devienne comme le serviteur des autres » ; 2<sup>o</sup> il est certain que l'humilité est la vérité, la pure vérité, vu que notre misère et notre impuissance éclatent à chaque instant ; 3<sup>o</sup> la raison elle-même s'accorde avec la foi pour nous convaincre que cette humilité est le fondement de la véritable vertu, le vrai moyen d'accomplir de grandes choses, d'entretenir la concorde avec le prochain, tandis que l'orgueil est la source de toutes les querelles et de tous les troubles.

Il faut pratiquer l'humilité en tout : dans les vêtements, ne se préoccupant pas de sa toilette d'une manière exagérée, évitant un luxe déplacé ; dans son extérieur, n'ayant rien de

prétentieux ni d'arrogant ; dans les rapports avec le prochain, ne cherchant pas à se faire valoir, à rabaisser les autres, etc. ; dans les paroles et les pensées, n'ayant pas recours à de vaines excuses et ne se complaisant pas dans des idées présomptueuses ; etc.

3. — *La douceur.* La douceur est une vertu qui nous inspire des pensées de bonté, de bienveillance envers le prochain et nous fait réprimer les sentiments de vivacité et d'indignation. « Bienheureux ceux qui sont doux, a dit Jésus-Christ.... Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

« C'est encore là une vertu, remarque Silvio Pellico, que le monde méprise, comme indigne d'un grand caractère, mais le monde ne prouve par là que l'absence de vraie générosité et l'ambition de paraître meilleur que les autres. Les vertus d'humilité et de douceur ne donnent pas la gloire, mais elles l'emportent sur toutes les gloires. »

4. — *La mortification.* La mortification est une vertu qui nous porte à réprimer la sensualité et à imposer, soit à notre esprit, soit à notre corps, certaines privations par un motif surnaturel. Aucune vertu n'est plus méconnue de nos jours. Le sensualisme a tout envahi et c'est l'antipode de la mortification. Mais cela ne changera rien à la solennelle déclaration du Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » La pénitence,

c'est le fondement du Christianisme. Ne l'avons-nous pas trop oublié ? Rappelons-nous surtout et observons bien fidèlement les grands préceptes de l'abstinence et du jeûne, que l'Église a sagement portés pour nous mettre dans la nécessité de pratiquer la pénitence. Sachons après cela nous commander à nous-mêmes dans les occasions journalières qui se présentent de nous mortifier : souffrir le froid, le chaud, les intempéries des saisons, les indispositions physiques, les contretemps, etc.

Il y a mille choses dont on peut se priver, mille petits sacrifices qu'il est facile de faire dans le cours des actions ordinaires, par exemple : accepter les distractions qui plaisent le plus à notre entourage au lieu de lui imposer celles qui sont de notre goût ; réprimer notre curiosité dans les sorties, les lectures, etc. ; nous interdire toute sensualité dans les repas, prendre un mets plus vulgaire quand on pourrait en choisir un autre plus friand, laisser une douceur, un fruit, une boisson, ne jamais chercher les occasions de faire bonne chère ; ne pas porter de vêtements trop commodes ou chauds à l'excès ; se lever de bon matin ; se coucher à une heure réglée, qui ne soit pas trop tardive ; enfin, retrancher en toutes choses ce qui est purement de luxe, en multipliant ces petites privations, qui, bien loin d'affaiblir le corps, l'endurcissent et le rendent plus vigoureux.

On peut encore plus facilement pratiquer le *renoncement* ou la mortification spirituelle. Quand, par exemple, l'avis du prochain contredit le nôtre, l'accepter néanmoins et faire taire notre amour-propre ; en conversation, ne pas défendre obstinément ses opinions, se rendre de bonne grâce au sentiment d'autrui ; en un mot, triompher de ses inclinations et de ses répugnances, mortifier son jugement et sa volonté par esprit de pénitence.

5. — *La charité.* Ce serait une grave erreur de s'imaginer que la charité consiste simplement à secourir les pauvres dans leurs besoins. Telle est l'illusion de beaucoup de personnes du monde qui, pour le reste, se contentent de dire : « J'aime mon prochain, j'aime tous les hommes, » et croient avoir tout fait quand elles ont dit cela. L'apôtre saint Jean nous donne au contraire cet avertissement : « Ce n'est pas en paroles qu'il faut aimer, c'est en réalité et par les œuvres. »

D'une manière générale, la règle du christianisme est de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes, et de ne pas leur faire ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Partant de ce principe, mettons-nous toujours à la place de ceux avec qui nous sommes en rapport, et pour nos procédés à leur égard, recourons à ce petit raisonnement : « Serais-je content qu'on parlât, qu'on agît de la sorte envers moi ? Est-ce que je traite mes frères comme je me traiterais



moi-même ? » Nous pourrons suivre en toute sécurité la réponse de notre conscience ; elle sera conforme à ce que Dieu désire de nous.

Pour descendre dans le détail, nous devons pratiquer la charité :

1<sup>o</sup> Dans nos *relations avec le prochain*, nous comportant envers lui avec beaucoup de prévenance, d'égards, de douceur, évitant de rudoyer même nos subalternes, de les apostropher avec hauteur et emportement, de leur adresser des reproches humiliants, nous interdisant tout ce qui est inspiré par la mauvaise humeur ou la colère.

2<sup>o</sup> Dans les *actions*. Que de petits services on peut rendre aux autres, soit dans l'ordre matériel, soit dans l'ordre moral ! Que d'occasions de leur faire plaisir, de les obliger ! Sachons saisir avec empressement ces occasions, et, à l'exemple de ce prince dont parle l'histoire, regardons comme perdue la journée où nous n'aurions pas fait quelque bien à l'un d'entre eux.

3<sup>o</sup> Dans les *paroles*. La médisance est devenue une chose si naturelle dans notre siècle d'égoïsme qu'on ne peut manquer d'entendre souvent des discours contraires à la charité. Pour être véritablement chrétien, on doit réagir contre cet esprit et surtout ne jamais dire soi-même du mal des autres, ne pas publier leurs défauts, ne pas les accuser de fautes imaginaires ou réelles ; ne pas se permettre ces railleries amères, ces plaisanteries

blessantes, ou encore ces tracasseries, si fréquentes dans le monde.

4<sup>o</sup> Dans les *pensées* et les *sentiments*. Donc, point de soupçons, de méfiance, de jugements défavorables. Point d'aigreur, de froideur, d'antipathie, de rancune, de projets de vengeance. Le christianisme demande que nous pardonnions du fond du cœur aux personnes qui nous ont manqué et que nous oublions leurs torts.

5<sup>o</sup> En dernier lieu, rendre au prochain des *services spirituels*. Le plus important est l'édification, le bon exemple. Puis, prier pour nos frères, leur donner de bons conseils, les exhorter surtout, en cas de maladie grave, à recevoir de bonne heure les derniers sacrements.

6. — *La pureté*. Cette vertu est le plus précieux trésor du chrétien ; elle a un charme inexprimable qui captive les cœurs et leur fait goûter une joie d'une douceur infinie. Et c'est précisément parce qu'ils ne l'ont pas compris, parce que même ils s'imaginent tout le contraire, que tant d'infortunés se laissent entraîner hors de la bonne voie : ils se persuadent faussement que le bonheur consiste à céder aux passions mauvaises, tandis qu'on ne trouve de paix, de repos, de contentement, de véritable satisfaction qu'en leur résistant. Mais, surtout, la pureté est un gage du salut éternel : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, dit Jésus-Christ, parce qu'ils verront Dieu. »

La pureté étant une vertu si excellente, nous ne devons rien négliger pour la conserver. Il faut surtout pour cela : 1<sup>o</sup> la crainte de Dieu, qui ne peut souffrir rien d'impur ; 2<sup>o</sup> la fuite des occasions, car c'est en les fuyant qu'on conserve la vertu intacte ; 3<sup>o</sup> la résistance immédiate aux tentations, condition essentielle pour triompher du démon ; 4<sup>o</sup> la pénitence et le travail, la prière et la fréquentation des sacrements : préservatifs indispensables sans lesquels on tombera tôt ou tard dans le péché !

Il y a bien d'autres vertus évangéliques dont il nous resterait à parler : l'obéissance, la patience, la sincérité, la reconnaissance, etc., mais ne pouvant entrer ici dans le détail, nous invitons nos lecteurs à consulter un petit traité quelconque sur la matière. Si seulement on veut lire avec attention, puis relire fréquemment, le saint Évangile, on y trouvera tout ce qu'il est vraiment nécessaire de connaître à cet égard. La grande affaire est d'en venir à la pratique, par conséquent d'accomplir les actes des vertus que Jésus-Christ nous a enseignées et d'*extirper* de notre cœur *les défauts* qui leur sont contraires.

C'est par là qu'on peut espérer, et fermement espérer, devenir un chrétien sérieux et par conséquent capable de remplir chrétiennement la mission d'éducateur.

Pour pénétrer plus avant dans cette pra-

tique de la vie chrétienne si nécessaire aux parents, nous les engageons vivement à lire le petit volume intitulé *Dieu dans la famille*, qui leur révélera tous les secrets de cette existence religieuse et sanctifiante, grâce à laquelle on devient parfaitement apte à élever chrétiennement les enfants. Les quelques lignes suivantes de la préface marquent d'une manière très nette l'immense distance qui existe entre les catholiques ordinaires, et ces vrais enfants de Dieu et de l'Église, tout pleins de l'esprit de Jésus-Christ et vivant de sa vie.

» La manière de vivre de la plupart des chrétiens contemporains ne diffère presque pas de celle des gens sans religion. On se laisse envahir par le naturalisme ; on se persuade que la pensée et le service de Dieu se restreignent aux courtes stations hebdomadaires à l'église, ou tout simplement à une messe le dimanche et aux pâques. En dehors de là, c'est absolument comme si Dieu n'existait pas et qu'on n'eût aucun devoir à remplir à son égard : c'est le laïcisme complet dans les affaires, les relations, la vie publique et la vie privée.

» Monstrueuse erreur, qui ne tend à rien moins qu'à la destruction de la foi, à l'anéantissement de la religion. Un chrétien doit être chrétien en tout, partout et toujours. Le jour, la nuit, dans sa maison et au dehors, au repos et au travail, dans les affaires et les divertissements, seul ou en société, il faut

qu'il pense et qu'il agisse dans la dépendance de Dieu et en conformité avec les préceptes de Jésus-Christ. Se conduire autrement, c'est tomber dans une honteuse hypocrisie ou se tromper soi-même... »

L'auteur du *Renouvellement dans la vie chrétienne* n'est pas moins précis lorsqu'il parle de l'absolue nécessité d'une réforme au sein de la famille pour assurer la bonne et chrétienne éducation des enfants. Ses sages instructions demandent à être méditées et surtout mises en pratique.

« Hélas ! s'écrie-t-il, que voyons-nous aujourd'hui ? Un déluge d'abus, de méchantes innovations, d'usages vicieux, qui pervertissent les familles et préparent à la société des maux effroyables ! Les signaler, c'est manifestement un devoir pour quiconque écrit en vue de faire quelque bien à ses frères et de défendre la cause de la morale publique.

» Le principe de tous ces maux, c'est que la foi s'affaiblit et s'éteint. On perd de vue les vérités capitales d'un bonheur éternel ou de supplices éternels, les fins dernières et leurs terribles conséquences. On a l'air de s'imaginer qu'en ne pensant plus à tout cela, on l'annule, on en supprime l'existence ! Aberration inqualifiable dont les partisans seront les malheureuses victimes. Par suite de ces tristes préjugés, oubliant l'autre vie, on ne songe plus qu'à celle-ci ; on ne cherche que le bien-être ; on se laisse guider par la vie des sens.

» De là ce *refroidissement de l'affection*, qui ne peut être persévérante sans le sacrifice et qui va parfois jusqu'à l'horrible divorce ; cette *diminution du nombre des enfants*, qui a de si lamentables conséquences ; cette *faiblesse dans les parents* qui, érigeant l'enfant en idole, ne savent plus exercer l'autorité ; cet *esprit d'indépendance dans l'enfant lui-même* ; cette *mollesse*, ce *sensualisme* énervant, dans l'éducation ; ces *divisions entre frères*, au sujet des intérêts matériels qu'on a mis au-dessus de tout ; ces changements perpétuels et cette *absence d'attachement dans les rapports entre maîtres et serviteurs...*

» Voilà, dans la famille, quelques fruits de ces affreuses tendances. Outre ces maux, il faudrait en énumérer bien d'autres, ayant plus ou moins d'affinité avec ceux-là. Tels, l'insouciance pour les traditions des ancêtres, le mauvais exemple de la part du père quant aux devoirs religieux, l'imprudence odieuse qui lui fait introduire au foyer des publications impies ou immorales, et qui donne aux enfants le triste droit de répéter le mot de saint Cyprien : « Nos parents ont été nos bourreaux ! »

» A ces causes intérieures de désorganisation s'unissent encore, pour les aggraver, des causes extérieures ; notamment cette tendance à l'instabilité, au déplacement, qui a pour effet de relâcher de plus en plus les liens sacrés de la famille, car elle vit essentiellement de

traditions et de stabilité, et cette transformation dans les usages matériels, par les inventions continuelles de l'industrie, en même temps que la folie du luxe.

» Sous l'influence de toutes ces causes, l'idée qui domine dans la famille, l'esprit qui résume ses tendances est devenu un esprit essentiellement anti-chrétien, esprit de cupidité, d'ambition, de jouissance sans retenue. Telle est l'atmosphère déplorable que la famille fait respirer à tous ses membres et qui les éloigne toujours davantage de la vie chrétienne. On ne peut le dire qu'avec un cœur profondément navré : établie par Dieu pour être l'école de la vertu, la famille paraît presque devenue impuissante à l'enseigner ; sauf de rares exceptions, *ce qu'elle enseigne, c'est la vanité ou le vice*. Il n'est pas un esprit sérieux qui ne soit frappé de cette décadence lamentable de la famille : elle semble atteinte plus encore que l'individu : on dirait une dissolution universelle.

» Toutefois, si le mal est immense, la bonté de Dieu nous offre toujours un remède. Le difficile, c'est qu'il soit employé. Mais en définitive, cela dépend de notre bonne volonté, aidée de la grâce. Puisqu'il le faut, mettons-nous donc résolûment à l'œuvre, en comptant sur ce secours qui ne nous sera point refusé.

» Le remède, ce sera de travailler à détruire l'esprit anti-chrétien qui règne dans la famille et à le remplacer par l'esprit contraire, qui,

ayant la foi pour base, fait prédominer sur tout le reste la pensée de la fin céleste, et prémunit les âmes contre la triple convoitise, qui nous en détourne.

» Pour préciser davantage, le remède, ce sera la pratique de la religion domestique, expression naturelle et gardienne de l'esprit chrétien ; et pour y arriver, la prière faite en commun par tous, serviteurs compris, la prière du soir au moins, à laquelle il est fort utile de joindre le chapelet et une lecture dans l'Évangile ou dans la Vie des saints ; — puis le rétablissement à une place d'honneur du Crucifix et de l'image de la Sainte Vierge, qu'on relègue trop souvent dans un endroit écarté ou qu'on supprime tout à fait. Le remède, ce sera encore le retour à l'estime de la tradition des ancêtres et aux usages qui peuvent la raviver (1). Ce sera surtout avant le mariage, qui est l'origine de la famille, le soin de se conserver dans une jeunesse pure ; puis, le moment venu, la fidélité à consulter Dieu sur le choix de cet état lui-même et sur celui de la personne avec qui l'on désire en partager les devoirs ; enfin, après le mariage,

---

(1) Nous avons publié les pages les plus pratiques du Livre de raison d'un chrétien de vieille roche, Antoine de Courtois, dans plusieurs opuscules : *Le bonheur pour tous*, *Soyez heureux*, etc. La méditation de ces admirables règles de la vie de famille, telle que la concevaient nos ancêtres, suffirait à elle seule pour régénérer la famille et la société ; l'innocence, la paix, le bonheur renaîtraient avec la franche acceptation d'un tel programme.



le fidèle accomplissement des devoirs de l'état qu'il a inauguré.

» Le remède, ce sera le retour à la simplicité dans l'ensemble des habitudes, en renonçant à ce luxe maudit qui rend impossible l'éducation d'une famille et fait qu'on se trouve toujours dans la gêne, quels que soient les revenus ; la simplicité qui, par l'épargne, est la sauvegarde du patrimoine, et qui permet de prélever largement sur lui la sainte part du pauvre.

» De quelle importance est pour la famille, pour sa vie sous tous rapports, ce patrimoine que notre luxe insensé ne sait plus amasser ou dissiper ! « La propriété de la famille, disait éloquemment le P. Félix, le patrimoine, qu'est-ce, sinon le culte des ancêtres et l'amour des enfants, le culte et l'amour de la famille elle-même se transmettant avec la terre qui le porte ?... C'est le sacrifice des pères devenu pour les enfants le pain de chaque jour ; c'est leur amour se perpétuant dans leurs bienfaits ; la terre qui garde la trace de leurs pas ;... le sol affermi par les aïeux qui s'en vont, sous les pieds de la postérité qui s'élève en les bénissant ;... c'est la tradition encore ; ce n'en est que l'élément matériel ; mais sans celui-là, les autres se soutiennent difficilement ; et la famille est bientôt dispersée aux souffles du temps. »

» Si beaucoup de parents aiment aujour-

d'hui leurs enfants d'une manière immodérée, un grand nombre pourtant ne savent plus renoncer à rien pour leur assurer par l'épargne une dot ou un héritage ; et de la sorte, on peut dire à la fois qu'ils les *aiment trop* et qu'ils ne les *aiment point*. Ces deux tendances ne sont-elles pas contradictoires ? Non, dans la réalité, car cet amour désordonné pour l'enfant est au fond un amour égoïste et toutes deux ont leur source dans l'entraînement aveugle qui ne connaît que la jouissance du moment.

» Le remède, ce sera encore le retour à cette conviction que les familles nombreuses sont une bénédiction du Ciel, et l'horreur des pratiques infâmes que réprouvent la nature et la religion. Le sens humain porte à s'inquiéter des charges qui résultent du grand nombre d'enfants ; mais l'Évangile défend ce qui serait à cet égard une inquiétude sérieuse : « Ne » soyez point inquiets en disant : Que mange- » rons-nous et comment nous vêtirons-nous ?.. » Votre Père céleste sait que vous avez besoin » de ces choses. »

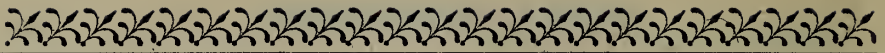
» Oui, Dieu protège d'une manière visible les familles nombreuses, si elles marchent dans la vertu ; et le fait qu'elles sont nombreuses favorise leur bonne conduite : car il porte au travail, à l'épargne, à l'esprit d'ordre ; il détourne des recherches du luxe et de la sensualité ; il rend plus facile et plus complète l'éducation des enfants. Les égarements d'un fils unique ont ruiné plus de familles que

le grand nombre des enfants ; et que de fois la mort prématurée de cet unique descendant est venue, par une sévère leçon de la Providence, infliger aux parents, pour toute leur vie, une douleur amère ! Ceux qui ont une postérité nombreuse ne sont-ils pas plus assurés d'être entourés dans leur vieillesse, et le frère qui s'appuie sur de nombreux frères ne trouve-t-il pas dans cette union une force pour les épreuves de la vie ?

» Je ne sais ce que deviendront mes enfants, écrivait le général de Sonis, — et il en a eu douze ; — je crois fermement que Dieu leur donnera du pain ; mais je ne suis préoccupé que de les voir fidèles au Seigneur et aux traditions que je leur laisserai. » Pourtant, il écrivait aussi : « Je n'ai aucune fortune, rien absolument, en dehors de mon traitement ; » et ce traitement, il le sacrifiait, donnant sa démission lors des décrets qui expulsèrent les religieux, en 1880. Voilà un noble exemple de la vraie confiance en Dieu. »

Pénétrons-nous bien de toutes ces grandes pensées, de ces sages enseignements. En méditant les premières, en nous conformant aux seconds, nous deviendrons de vrais chrétiens, nous serons mûrs pour la grande œuvre de l'éducation selon Dieu.





## II.

**L**ORSQUE nous disons aux parents : « Soyez chrétiens », cette grande règle embrasse quatre objets principaux :

1<sup>o</sup> Soyez chrétiens, vous personnellement, et vivez en chrétiens, parce que, pour faire des chrétiens, il faut l'être soi-même. C'est ce que nous avons cherché à établir dans le premier chapitre, en exposant les moyens d'acquérir le véritable esprit et de mener la vraie vie du Christianisme.

2<sup>o</sup> Le second objet concerne le choix de la Maison à laquelle on doit confier les enfants pour leur instruction. C'est là un point si capital dans la famille qu'il est impossible à des parents d'être chrétiens, s'ils optent pour un Établissement qui n'est pas chrétien. Cette question du choix de l'école fera l'objet de ce second chapitre, qui doit traiter aussi de l'éducation familiale, préparatoire à l'école.

3<sup>o</sup> Le troisième objet dont nous avons à nous occuper c'est l'éducation chrétienne des enfants dans son ensemble, œuvre sublime qui nous incombe à nous-mêmes et qui, nous l'avons dit déjà, sera plus ou moins parfaite selon que nous serons plus ou moins chrétiens. Si nous le sommes d'une façon complète, soutenue, irréprochable, l'éducation de nos enfants ne laissera non plus rien à désirer en tant qu'éducation chrétienne. La démon-

tration de cette vérité, la nécessité de l'élément religieux pour toute bonne éducation, les moyens à prendre pour assurer le succès de nos efforts, ce sera la matière du troisième chapitre de ce petit traité.

Jamais, à aucune époque, dans aucun pays, le choix de l'école n'a été d'une aussi grave importance que dans le nôtre à l'heure qu'il est. C'est un devoir qui prime tout. Pères et mères, n'est-il pas vrai que toutes les voix, celle de votre pasteur comme celles de votre Évêque et du Souverain Pontife, ne cessent de vous le rappeler ? « L'éducation de l'enfant, écrit Lamennais, appartient de droit naturel au père, parce que l'enfant, durant le premier âge, n'appartient qu'à la famille. Le père doit pourvoir à l'éducation de son fils, comme il doit pourvoir à ses autres besoins, selon le genre de vie auquel sa naissance le destine, selon la condition, les vues et l'intérêt de la famille. Ce devoir du père, devoir sacré, imprescriptible, est le fondement de la puissance paternelle, qui a précédé toute autre puissance, hormis celle de Dieu dont elle dérive. Les législations humaines peuvent violer les droits de cette puissance ; car l'homme, être libre, a le triste pouvoir de troubler l'ordre établi de Dieu ; mais elles ne sauraient en anéantir l'essence ; elles ne sauraient affranchir le père d'un devoir que la nature lui impose ; elles ne sauraient légiti-

mement renverser la base de toute société. »

Oui, pères et mères, vous devez l'éducation à vos enfants, non pas une éducation quelconque, mais une éducation en rapport avec leur caractère et leur destinée de chrétiens. Jésus-Christ doit donc en être le centre et comme le pivot ; tout ce qu'on leur enseigne doit partir de lui pour revenir à lui. En vous plaçant à ce point de vue, qui est le seul vrai, le seul conforme à la doctrine catholique, vous sentirez toute l'horreur que doivent nous inspirer les écoles sans Dieu, les livres condamnés par l'Église, et ces mille inventions de l'impiété moderne pour perdre ou corrompre la jeunesse.

Ce sujet est trop important pour que nous n'insistions pas sur la question capitale des écoles sans Dieu.

« Il faut choisir et bien choisir, disait déjà au siècle précédent M. Mullois, l'école et le maître auquel vous confierez votre enfant. Ignorez-vous que ce maître devient un autre vous-même, et que vous le chargez de former en même temps l'âme et l'intelligence du cher enfant ? Non seulement il devient votre égal, mais il vous devient supérieur dans l'esprit de votre enfant, par la continuité de ses leçons, par sa science, par son habileté à pénétrer dans cette jeune intelligence, par l'exemple qui entraîne, de sorte qu'il ne faut plus dire : « Tel père, tel fils, » mais « Tel maître, tel élève ! »

» Or vous voulez conserver à votre enfant les traditions d'honneur, de religion, de vertu que vous avez reçues de vos pères : choisissez donc un maître honorable, religieux, vertueux, sous peine de voir ces trésors incomparables, et que rien ne peut remplacer, enlevés à vos enfants.

» J'ai connu un jeune homme que ses parents aveugles avaient eu le malheur de placer dans un mauvais collègue. Je fis, pour les engager à changer d'établissement, tous les efforts que permettait la prudence, j'allai même peut-être au-delà. On fit la sourde oreille, on me dit que tout le monde n'était pas de mon avis.... J'ai eu la douleur de voir ce malheureux jeune homme devenir la désolation de sa famille.

» Vous voulez que vos enfants respectent un jour vos cheveux blancs, qu'ils soient vos bâtons de vieillesse, donnez-leur un maître qui leur apprenne d'abord à respecter le grand Maître du ciel et de la terre, à lui obéir, à pratiquer les commandements qu'il nous a imposés. N'oubliez pas que l'instruction est l'arme qui donne le plus de force et de puissance à celui qui la possède, soit pour le bien, soit pour le mal. Vous n'aurez donc pas le droit de vous plaindre un jour, quand votre fils ou votre fille vous fera verser des larmes amères, si vous avez eu le malheur, trop souvent irréparable, de les jeter entre les mains d'un maître impie ou indifférent. Vous avez

planté un mauvais arbre, vous aurez de mauvais fruits ; vous avez semé une mauvaise semence, vous récolterez de l'ivraie.

» Dans les pays vraiment chrétiens, les pères et mères se soumettent aux plus grands sacrifices pour procurer à leurs enfants des maîtres religieux. Ils ne veulent pas voir à leur table, dans leur maison, « un petit monsieur » qui viendra répéter des paradoxes impies ou des exemples scandaleux, troubler le repos de la famille, empoisonner leurs vieux jours, et ensuite faire le malheur de son épouse et de ses enfants ! Voilà pourtant les suites nécessaires d'une mauvaise instruction....

» Le choix d'une école chrétienne n'est pas seulement un conseil, c'est un grave devoir pour tous les parents : il vaudrait mille fois mieux laisser leurs enfants sans instruction, que de leur apprendre à oublier Dieu, leur salut et leur éternité. »

Hélas ! combien ces sages leçons sont peu observées ! Nul n'ignore que la fermeture d'une multitude d'écoles chrétiennes en France est un des maux les plus terribles qui se soient abattus sur elle en ces derniers temps ; mais combien il est triste de voir qu'un grand nombre de pères et de mères en ont philosophiquement pris leur parti ! « Il nous reste, disent-ils, les écoles publiques, elles suffisent.... L'instruction y est aussi bonne et à meilleur marché ; quant à l'enseignement religieux, les prêtres continueront de le donner



au catéchisme, et c'est l'essentiel. » Ainsi parlent des gens abusés et tous ceux qui n'ont pas souffert de l'école laïque pour eux-mêmes ou pour leurs enfants, — tous ceux enfin pour lesquels le collège ou le pensionnat n'est pas autre chose qu'une usine préparatoire au baccalauréat ou au brevet.

Pères et mères de famille, vous confiez votre enfant aux maîtres ou maîtresses de votre choix pour qu'ils leur enseignent les sciences humaines, c'est vrai, mais aussi et surtout pour qu'ils continuent votre œuvre éducatrice, pour qu'ils vous fassent des jeunes gens ou des jeunes filles vertueux et bien élevés. N'est-ce pas là avant tout ce que vous désirez dans votre amour pour ces chers enfants ?

Eh bien ! à l'école *publique laïque*, telle qu'elle est actuellement organisée — Dieu étant rayé des programmes — on ne donne pas l'éducation ! Ce n'est pas médisance de le dire, car c'est là une vérité universelle, reconnue des plus ardents laïcisateurs eux-mêmes.

Cette éducation, le prêtre ne peut la donner convenablement au catéchisme, car il est en relations avec vos enfants à de trop rares et de trop courts instants.

Vous ne pouvez faire seuls cette éducation. Lors même que vous essaieriez de la continuer au foyer domestique entre les heures de classe, le contact journalier de compagnons quelconques sous un maître indifférent, l'influence

des livres neutres, sinon irrégieux, rendront votre action presque nécessairement inefficace et inutile.

Seuls, l'école chrétienne, le collège chrétien, le pensionnat chrétien, en même temps qu'ils distribuent la science, donnent la vraie, solide et bonne éducation, parce que seuls ils appuient leurs leçons sur Dieu, ils enseignent la morale parfaite, la *morale chrétienne*.

La conclusion est facile à tirer : Puisque vous aimez vos enfants, que vous les voulez bons, vertueux et bien élevés, capables en un mot d'être plus tard votre honneur, votre joie et votre consolation, confiez-les à des maîtres chrétiens. Au prix des plus pénibles sacrifices, en dépit des plus grandes difficultés, malgré les promesses, les menaces et les sollicitations qui vous sont faites, faites élever vos enfants dans les écoles chrétiennes, où, quoi qu'on en dise, on donne une instruction équivalente, et de plus une éducation morale, qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Aux parents qui ne seraient pas encore convaincus de l'importance capitale qu'il y a de nos jours à ne pas envoyer les enfants dans les écoles sans Dieu, nous dirions : De grâce, lisez donc une des brochures publiées sur ces affreuses écoles ! (1) Renseignez-vous par les rapports officiels, les statistiques, etc., sur le nombre de précoces criminels qui sortent de

---

(1) Entre autres : *Les écoles sans Dieu* par Bonnot ; *Telle école, tel citoyen*, (Petite Bibliothèque chrétienne), etc.

ces Maisons ! Nous ne pouvons reproduire ici des témoignages tout à la fois si nombreux et si décisifs ; qu'on nous permette du moins de citer un nom. Nous n'irons pas le chercher parmi les évêques, mais parmi les libres penseurs de bonne foi.

« Je veux sincèrement, déclare Victor Hugo, je dis plus, je veux ardemment, l'enseignement religieux, et l'enseignement religieux de l'Église...

» *On devrait traîner devant les tribunaux les parents qui envoient leurs enfants dans les écoles sur les portes desquelles il est écrit : « Ici on n'enseigne pas la religion. »*

Ce qui trompe les parents, c'est ce nom d'école neutre qu'on donne aux écoles athées. Qu'ils lisent donc encore une fois un des livres publiés sur ce grave sujet, et ils verront que ces écoles neutres sont ou deviennent forcément des écoles d'irréligion, des foyers d'athéisme. Qu'on lise également les conseils que donne une revue pédagogique à l'usage des maîtres enseignant dans les écoles, l'*Action scolaire* : le cœur se soulève de dégoût, l'âme ne peut contenir son indignation devant les audaces impies du rédacteur. « Quand les enfants, dit-il quelque part, reviennent de l'église, quelques minutes suffiront pour anéantir les ravages causés dans leur esprit par la leçon du catéchisme. Le maître les interrogera sans en avoir l'air, et il leur montrera que le curé est un menteur ! »

Vos maîtres des écoles laïques et publiques, voilà à quelle école eux-mêmes ils vont s'instruire !

L'expérience a été faite, respectivement à la France, d'une façon tellement décisive qu'il ne saurait plus rester le moindre doute à cet égard. « L'école *sans Dieu* a fait banqueroute, s'écrie très justement un publiciste catholique : *Banqueroute effrayante*, car les journaux de nos adversaires sont eux-mêmes obligés de la constater : « La génération formée à l'École laïque m'épouvante, écrit l'un d'eux ; je sens venir un déchaînement de barbarie. » *Banqueroute hideuse*, proclamée par M. Adolphe Guillot, juge d'instruction à Paris : « Il ne peut échapper à aucun homme sincère, quelles que soient ses opinions, que l'effrayante augmentation de la criminalité chez les jeunes gens a concordé avec le changement apporté dans l'organisation de l'enseignement (laïcisation). Ce doit être, pour ceux qui ont cru trouver le progrès dans cette voie nouvelle, un lourd souci que de voir la jeune génération se distinguer par sa perversité brutale. » *Banqueroute sociale*, car, dit encore M. Guillot, « en même temps que l'idéal religieux, tout autre idéal a disparu : les sans-patrie sont de même souche que les sans-Dieu..., et si le mal n'est pas plus grand, c'est grâce aux écoles libres catholiques qui ont conservé à la France un noyau d'hommes craignant et servant Dieu. » *Banqueroute*

*épouvantable*, constatée par M. Bonjean, juge au tribunal de la Seine : « La France s'en va aux abîmes... L'éducation irréligieuse est évidemment le principal facteur de cette dégénérescence. » *Banqueroute sans précédent*, proclamée par les statistiques du ministère public de la Seine : « Sur cent enfants qui ont comparu devant le tribunal, onze sortent des écoles catholiques, quatre-vingt-neuf sortent des écoles laïques. » *Banqueroute avouée*, par M. Buisson, ce protestant qui, pendant trente ans, a poursuivi l'œuvre si néfaste de la laïcisation. Naguère Buisson lui-même, constituant un Comité pour une école de préservation, appelait dans ce comité « des personnes d'esprit et de costume religieux. » *Banqueroute confessée* par des centaines de rapports officiels, émanant des inspecteurs de l'enseignement primaire, lesquels proclament que l'enseignement moral n'existe pas dans les écoles, qu'il y est stérile, dérisoire, insignifiant. « Ces leçons de morale, dit l'un d'eux, sont de pâles contrefaçons des prênes des curés : c'est grotesque, déclamatoire, banal. » « Mes élèves, dit un autre, sont plus dissipés et plus galopins après la leçon de morale qu'avant. »

Voilà comment la morale athée est jugée par ses professeurs. Il faudrait voir maintenant les fruits qu'elle porte ! « Les crimes ont monté de huit mille à vingt mille, » écrit un juge d'instruction ; les mœurs de la jeunesse sont d'une licence effrénée ; les scandales don-

nés par les enfants de ces écoles épouvantent les impies eux-mêmes. Les convenances ne permettent pas d'exposer ici des désordres aussi révoltants ; que serait-ce s'il fallait énumérer les assassinats, les suicides et tant d'autres crimes commis par des enfants et des adolescents ! Sur vingt-six mille malfaiteurs arrêtés à Paris en une année, seize mille n'avaient pas vingt ans : « Les plus grands crimes sont commis par les jeunes Français, » avouait tristement l'avocat-général Cruppi. Rien d'étrange à cela : un enfant qui ne craint pas Dieu n'écoute que ses passions ardentes ; il est capable de tout.

Nous devons ajouter ici, ou plus exactement rappeler, que l'instruction donnée hors de la maison ne saurait suffire : il faut de toute nécessité qu'elle soit complétée par l'éducation familiale. Si donc l'instruction donnée au collège ou à l'école doit être foncièrement chrétienne, à bien plus forte raison, celle que recevra l'enfant au foyer domestique.

« Faites des savants de vos enfants, j'y consens, dit Jules Simon, mais faites-les croyants et vaillants. Qu'ils sachent que la vie leur est donnée pour servir l'humanité et la patrie et accomplir le devoir, à tous risques et à tout prix, sous l'œil de Dieu. »

« Il ne suffit pas au père et à la mère, — déclarait dans une circonstance solennelle un éminent magistrat, — d'envoyer leurs enfants

à l'école pour se croire quittes envers eux ; la partie la plus importante du rôle que leur a confié la Providence a pour théâtre la famille. C'est là, c'est au foyer domestique, pendant les repas, pendant les longues veilles de l'hiver, au milieu des promenades du dimanche, qu'un père et une mère, dignes de ce nom, inspirent à leurs enfants, par leurs conseils, et surtout par leurs exemples, le goût du travail et l'amour du bien. C'est là, et là seulement, qu'ils peuvent former le cœur de leur enfant, orner sa jeune âme de ces précieuses et ineffables croyances, qui lui seront d'un si grand secours toute sa vie.

» On se plaint du relâchement des liens de la famille, on crie à l'ingratitude des enfants, à leur indifférence les uns pour les autres ; comment pourrait-il en être autrement ?... Si votre foyer ne leur rappelle rien de ces mille joies du jeune âge, si le temps qu'ils ont passé avec vous n'est marqué dans leur esprit que par des souvenirs indifférents, quelquefois même pénibles, comment voulez-vous qu'ils désirent s'en rapprocher ?

» Si, tandis que des maîtres chrétiens s'efforcent d'inculquer tous les bons principes à ces jeunes intelligences, vous soufflez sur elles le vent de l'incrédulité, comment s'étonner que ces jeunes tiges, flétries dans leur racine, produisent de mauvais fruits ? Il faut le dire bien haut, ce malaise que tout le monde signale et qui mine sourdement notre société ;

ce trouble profond qui, depuis plus de cinquante ans, agite notre pays et le promène de révolutions en révolutions, ne laissant sur sa route que des ruines, tout cela découle d'une cause, une seule, — l'absence de foi religieuse !

» La religion était là, comme une sentinelle vigilante, barrant le chemin à chacune de nos mauvaises passions : on a essayé de la ruiner dans l'esprit du peuple, et pour cela on a déversé la calomnie et les injures sur chacun de ses ministres.

» La religion nous apprenait à nous contenter de notre sort, à supporter réciproquement nos défauts, à nous entr'aider, à nous secourir, à nous aimer ; elle nous apprenait à considérer la vie présente comme une courte étape sur le chemin du ciel, notre dernière et commune patrie ; elle nous donnait la force de supporter courageusement les épreuves et les misères de l'existence, et voilà que de prétendus sages sont venus nous dire : « Tout » meurt avec l'homme, il n'y a rien au delà du tombeau. »

» Au malheureux courbé tout le jour sous le fardeau du travail, à l'humble artisan qui se consolait de sa misère présente en jetant un regard d'espoir sur un coin du ciel bleu entrevu par l'étroite fenêtre de sa mansarde ou de son atelier ; au malade sans remède, à l'orphelin sans famille, au proscrit sans asile, à la mère en deuil de son enfant, on est venu



crier : « Désespère et meurs ! il n'y a de vrai » que le néant. » Et l'on s'étonne après cela que des idées de haine aient germé dans les masses, que le pauvre porte envie aux riches, etc ?...

» Le bonheur, dites-vous, c'est le but de la vie ; eh bien, le meilleur chemin pour atteindre ce bonheur, c'est la pratique de toutes les vertus chrétiennes, c'est la mise en action de cette magnifique parole : « Aimez-vous les » uns les autres ! (1) »

Nous pensons qu'il n'est aucun de nos lecteurs qui, en ce XX<sup>e</sup> siècle, soit encore partisan de l'éducation « à la Jean-Jacques, » si fort à la mode vers la fin du XVII<sup>e</sup>, éducation qui consiste à soustraire l'enfant à toute idée de religion, à tout principe de morale, pour le laisser entièrement livré à la vie naturelle. S'il en était un cependant, nous nous bornerions à confier à ses méditations l'exemple suivant, choisi entre beaucoup d'autres tout aussi suggestifs.

M. de Mairan, de l'Académie des sciences, raconte qu'il avait connu à Béziers un libre penseur qui, voulant tout réduire aux lois de la nature, élevait ses enfants (deux garçons et une fille) dans ses opinions, leur inspirant, par ses paroles et ses exemples, le mépris de la religion. Cette éducation porta ses fruits, et il s'aperçut trop tard des désordres qui

---

(1) Extrait d'un discours prononcé par un maire de Paris en 1873.

devaient empoisonner la vie de ses enfants. Lorsqu'arriva pour eux l'âge des passions, ce fut aussi celui de l'indépendance. Le père se hâta de les émanciper ; ils voulurent se marier tous trois à leur fantaisie ; rien de plus naturel. Les jeunes gens donnèrent en effet pour raison que l'on ne doit consulter que ses inclinations, comme leur père le leur avait appris. Celui-ci n'eut pas un mot à répliquer.

A peine mariés, ces jeunes impies lui demandèrent compte de l'héritage de leur mère, et ils le demandèrent exact et rigoureux. Le devoir filial aurait dû les porter à donner à leur père au moins de quoi vivre ; ils crurent faire beaucoup en lui laissant de quoi ne pas mourir... Il voulut inutilement leur rappeler les soins qu'il avait pris de leur enfance. Ils l'écoutaient avec un froid silence, et ils lui demandèrent s'il avait fait pour eux plus que ne font pour leurs petits les animaux sauvages.

Tandis que le malheureux père vieillissait dans la misère et l'abandon, son fils aîné, livré aux plus honteux dérèglements, se ruina. Alors il trouva commode et juste d'user d'expédients pour relever les débris de sa fortune ; il devint assassin et mourut sur l'échafaud.

La fille, ayant épousé un homme dont elle fut bientôt lasse, se souvint que tout engagement perpétuel est téméraire, et que le droit de la liberté naturelle est imprescriptible ; elle

usa tant de cette liberté, qu'il fallut l'enfermer dans une maison de refuge ; elle s'échappa de sa prison et vint à Paris, où bientôt elle fut jetée dans le triste et honteux asile de Bicêtre.

Le second des fils, en vertu de l'égalité naturelle, avait pris dans le peuple une femme dégagée comme lui de préjugés ; excessivement libre dans ses goûts, elle plongea son mari dans l'amertume... Ayant pris dans le ménage, par droit de bienséance et de communauté, ce qu'il y avait de plus riche et de plus mobile, elle délaissa son mari et se retira à Marseille.

Et le père, que devint-il ? Au milieu des ruines d'une famille déshonorée, accablé de misère, de honte et de remords, il devint fou. Dans son délire, il semblait devoir se punir lui-même ; après s'être meurtri la poitrine et le visage, il tendait les bras et regardait d'un œil qui demandait grâce. Il avait des moments lucides, dit M. de Mairan, et je recueillis alors avec soin les sentiments qui lui échappaient. « Monsieur, disait-il, mes enfants ! que sont-ils devenus ? Je n'en ai plus... C'est moi, oui, c'est moi... Mais j'en suis puni. Ah ! dites-leur que je leur pardonne... Mais Dieu que j'ai méconnu, ce Dieu dont je n'ai jamais parlé à mes enfants, me pardonnera-t-il ? Où sont-ils, où sont-ils ?... Dans l'abîme !... C'est moi qui le leur ai creusé !... Ayez pitié de moi ; ma malheureuse tête est

perdue, je le sens bien... Mais non, ce n'est pas à présent que je suis fou. Ah ! je l'étais bien davantage quand je me croyais sage et que je me glorifiais de mon titre de libre penseur !... »

Qu'on nous permette d'entrer dans quelques détails plus spéciaux relativement à l'éducation familiale.

Dans cette œuvre si belle et si consolante, la mère joue un rôle immense. Un des plus grands philosophes du siècle dernier, Joseph de Maistre, a dit : « L'éducation de l'homme se fait et se complète sur les genoux de sa mère. »

La mère de famille est, en effet, la première éducatrice de l'enfant. Dès qu'il est entre ses bras, si c'est une vraie chrétienne, elle ne le couche point sans faire sur lui le signe de la croix ; elle fait tomber l'eau bénite sur la couche où elle l'a déposé et le recommande à la Vierge Marie, au saint patron. Avant de le sortir du berceau, elle trace encore sur son fils le signe de la rédemption et, du fond de son cœur, elle l'offre à Dieu qui le lui a donné.

Quand l'enfant commence à bégayer, elle lui apprend à balbutier les noms de Jésus, de Marie, de Joseph, avec ceux de maman et de papa, et prenant la croix suspendue au mur ou le crucifix posé sur la cheminée, la pieuse mère fait baiser à son fils l'image du Rédempteur.

Quand l'enfant peut articuler l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, la mère lui procure un chapelet dont elle lui fait dire une dizaine à genoux, les mains jointes, l'âme tournée vers le ciel ; après lui avoir fait réciter les prières du chrétien, elle lui fait offrir à Dieu son cœur, ses pensées et ses actions ; en même temps elle lui expose nos divins mystères. Mais déjà l'enfant de cette mère chrétienne connaît le chemin de l'église ; avant que ses pas chancelants puissent l'y conduire, la mère l'y a porté bien des fois ( 1 ).

Dans le lieu saint se déroule, en effet, sous les yeux de l'enfant, tout un catéchisme en images. Dès que la porte est ouverte, la mère lui présente l'eau bénite, et après la gène flexion, qu'elle lui apprend à faire, elle le fait mettre à genoux pour dire une prière à Jésus. Puis elle le conduit aux fonts baptismaux où elle lui rappelle pourquoi et comment il est devenu chrétien ; c'est là qu'on lui a donné le nom qu'il porte ; la mère lui indique la place à occuper dans la maison de Dieu, ce qu'il doit y faire et comment il doit s'y tenir ; elle lui montre la chaire d'où le prêtre instruit le peu-

---

(1) Quelques mères se permettent d'apporter leurs bébés à l'église pendant les offices : c'est un abus ; l'enfant dérange et ne peut être que dérangé ; trop souvent aussi la mère ne le porte que pour le faire voir. La mère pieuse et sage sait le porter dans le lieu saint quand il y a peu de personnes, en allant faire sa promenade ; et là, tandis que le petit frère de Jésus semble sourire aux anges du saint lieu, la mère, par une fervente prière, renouvelle l'offrande qu'elle a faite avant que l'enfant jouît de la lumière du jour.

ple sur tous ses devoirs et au pied de laquelle il viendra bientôt avec les enfants de son âge écouter les instructions du pasteur.

Du reste, s'il n'était pas sage, mais dissipé, paresseux et méchant, Dieu le punirait ; cependant s'il commet quelques fautes par mégarde, le bon Dieu lui pardonnera, pourvu toutefois qu'il aille en faire l'aveu à un prêtre ; et sa mère le conduit au confessionnal où elle lui indique ce qu'il fera plus tard ; elle le mène ensuite vers la table sainte où le prêtre lui donnera Jésus en nourriture ; elle s'avance enfin avec lui jusqu'à dans le sanctuaire et lui montre les lampes qui brûlent en présence du Roi des rois, la petite prison du Tabernacle où Jésus demeure par amour pour nous.

Elle conduit encore l'enfant à l'autel de la Vierge Marie. Après lui avoir parlé du Fils, elle lui fait connaître la mère. Si au baptême il est devenu un frère de Jésus, Marie est devenue sa mère du ciel. En faisant le tour de l'église, en lui montrant les statues, les tableaux, la pieuse mère n'oublie pas le chemin de la croix ; elle lui apprend même à le faire à côté d'elle et, dans un moment de loisir, elle lui raconte toute l'histoire de la vie souffrante du divin Maître.

Ainsi la mère chrétienne forme son enfant, et, si elle revient souvent avec lui devant le Seigneur, l'enfant aimera l'église ; son esprit se tournera vers Dieu, et quand sa mère le

conduira à l'office divin, il ne sera plus un étranger dans le saint lieu.

Voilà la mère qui prépare pour l'avenir un fidèle serviteur de Dieu et de l'Église, un chrétien vertueux et solide.

A la maison, elle s'attachera surtout à *former la conscience* de son enfant. C'est un point essentiel, sinon l'égoïsme, les mauvais instincts pervertiront ce petit être ; plus tard ce sera un homme sans conscience, d'autant plus dangereux qu'il aura plus de force physique, d'esprit et d'instruction.

Comment former la conscience de l'enfant ? Tout d'abord, en affirmant en toute occasion devant lui les grands principes, base de toute vie humaine, civile et religieuse. « A votre affirmation répondra l'âme de votre enfant, à mesure qu'elle s'éveillera. Il vous croira parce qu'il se sentira aimé et qu'il vous aimera. Affirmez : et faites agir votre enfant conformément à vos affirmations. Affirmez : plus tard, à mesure que son intelligence prendra du développement, vous lui donnerez des explications. Alors il apprendra pourquoi il faut agir de telle manière, et non pas de telle autre.

» Parlez-lui de Dieu qui l'a mis au monde. Dites-lui, avec ce langage pénétré de tendresse que vous surtout, mère, vous savez si bien employer : « Mon enfant, le bon Dieu est toujours avec toi. Il voit tout ce que tu fais, » même quand il fait bien noir ; il voit tout

» ce que tu penses. Sois donc toujours sage, » tiens-toi bien toujours. Il te punirait si tu » faisais mal ; il te récompensera si tu fais » bien. » L'enfant commet-il une faute, vous prend-il du sucre, des confitures, ajoute-t-il un mensonge pour couvrir sa faute ? Commencez par faire appel à sa conscience : « Qu'as-tu fait ? N'as-tu rien senti dans ton » petit cœur quand tu as touché à cela, malgré » ma défense ? » Cette façon d'agir l'habitue à écouter sa conscience et à la suivre.

» Si vous avez, de par Dieu même, une telle puissance d'affirmation pour former la conscience de votre enfant, ne voyez-vous pas, mère chrétienne, avec quelle sagesse, quel discernement il vous faut en user ? combien il importe que vos affirmations soient toujours conformes à celles de Dieu et de la sainte Église, par conséquent toujours vraies, toujours justes ? Qu'arriverait-il s'il n'en était pas ainsi ? Il arriverait qu'au lieu de former la conscience de votre enfant, vous la fausseriez. Et alors ? Eh bien ! alors vous lui donneriez une fausse règle pour agir. Voyez quel homme, quel citoyen, quel chrétien vous prépareriez ! Voyez à quel malheur vous le voueriez, ainsi que vous-même (1) ! »

Ainsi donc, inspirez constamment à votre enfant la crainte de Dieu, l'horreur du péché, et déjà même, avec une sage discrétion pour

---

(1) L. Poitou, *Devoirs principaux des parents*.



ne pas l'épouvanter à tort, les grandes pensées de l'enfer et de l'éternité. Dites-lui comme la reine Blanche à son fils : « Je vous aime beaucoup, mais je préférerais vous voir mort que souillé d'un péché mortel. » Enfin, préservez soigneusement votre enfant de toutes ces fausses maximes du monde qui sont le fléau de notre société moderne. N'ayez jamais cette crainte absurde et presque impie que votre fils ne devienne « dévot. » C'est bien le contraire qu'il faut uniquement craindre.

Nous citerons, en passant, un exemple contemporain de l'heureuse et durable influence d'une éducation donnée par une mère chrétienne.

Le regretté François Coppée, de l'Académie française, disait dans une circonstance des plus solennelles :

« Si, sur le déclin de ma vie, je suis devenu un chrétien, oh ! certes, très médiocre, très imparfait, mais... ayant le courage de sa foi, c'est parce que ma sainte mère a mêlé les noms de Jésus et de Marie à mes premiers balbutiements.

» Elles sont innombrables en France les mères chrétiennes, et même dans le peuple des travailleurs, malgré tout ce qu'ont fait les ennemis de Dieu pour pervertir son cœur et sa raison ; et c'est ce qui permet d'avoir confiance dans l'avenir. »

Un condamné à mort, sur le point de payer sa dette à la justice humaine, fit cette déclai-

ration à un journaliste qui avait passé avec lui une partie de sa dernière nuit : « C'est parce que j'ai oublié les bons conseils de ma mère que je suis devenu criminel ; c'est parce que je me les suis rappelés que j'ai demandé un prêtre et que je me suis converti. »

Ces simples paroles, cet aveu fait à un moment solennel, ont plus d'éloquence encore que les plus touchants discours.

En ce qui concerne l'instruction religieuse de l'enfant, la mère, nous l'avons dit déjà, doit être aussi son premier professeur. Divers ouvrages ont été publiés pour lui faciliter sa tâche sous ce rapport. Disons en outre qu'il y a pour les parents un devoir sérieux d'envoyer leurs enfants au catéchisme lorsqu'ils ont l'âge de le suivre, de s'assurer s'ils s'y rendent régulièrement et de les surveiller d'une manière toute spéciale sous ce rapport. Ils ne négligeront pas non plus de leur faire apprendre les leçons données, de les leur expliquer, et enfin de s'informer de temps en temps s'ils se comportent bien à l'église.

Un mot maintenant de la *vocation* des enfants, avant de terminer ce chapitre (1).

Les parents ont à étudier de bonne heure les indices qui peuvent manifester la vocation que Dieu destine à leur enfant, et à le

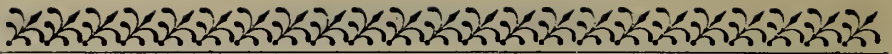
---

(1) Sur ce grave sujet lire les opuscules spéciaux publiés pour les parents.

former particulièrement dans cette perspective. Si ces indices font entrevoir une vocation sacerdotale ou religieuse, ils doivent s'en tenir honorés et se garder d'entraver l'essor de l'enfant vers ce noble but. Il est même très louable pour les parents, d'appeler une telle vocation de leurs vœux, d'offrir dès sa naissance et avant sa naissance, un enfant à Dieu, pour le cas où il daignerait la lui donner. Ce désir est, de sa nature, agréable au Seigneur, et peut contribuer à obtenir de lui pour l'enfant la grâce de cette vocation.

Lorsque l'enfant, le jeune homme, ne paraît point appelé à ces vocations d'élite, les parents doivent néanmoins étudier ses aptitudes et l'engager à les étudier lui-même, pour le choix d'une carrière. Ce choix doit être déterminé par des motifs raisonnables et chrétiens, non par le hasard, par un engouement passager, par des vues de pur intérêt ou d'ambition qui ne tiendraient point compte des risques que courrait le salut. Dans la question si grave du *mariage* surtout, il faut se laisser guider par les motifs de la foi ; les parents doivent, en outre, faire ce qui dépend d'eux pour que leurs fils n'attendent point trop tard pour entrer dans cet état, quand ils y semblent destinés, car c'est l'ordre providentiel, et nul n'ignore combien peu édifiante est pour l'ordinaire la vie de garçon.





### III.

**C**HACUN sait combien la tendance générale est éloignée de la religion dans l'éducation à notre triste époque de laïcisme ; aussi n'est-ce pas à un prêtre que nous emprunterons les graves avertissements que nous voulons ici donner aux parents ; c'est à un professeur de l'Université, Th. Barrau (1). Nos conseils, venus d'une telle source, auront assurément bien plus d'autorité et ne seront suspects à personne.

« Je le déclare sans hésiter : les principes d'éducation que j'ai posés, les règles que j'en ai déduites, ne produiront leur effet *que si la religion les vivifie* : autrement, il est bien à craindre qu'ils n'aboutissent qu'à des œuvres mortes.

» C'est en vain que nous mettrons tous nos soins à élever notre édifice ; il s'écroulera si Dieu ne le soutient pas.

» C'est en vain que, pour défendre notre élève contre les assauts du vice, nous entourerons son cœur d'un triple rempart ; si Dieu ne le garde pas, ce cœur sera bientôt pris (2).

» Appelons donc aussitôt que possible la religion à notre aide.

---

(1) *De l'éducation dans la famille et au collège.*

(2) *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. — Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. (Psaumes.)*

» M'étendrai-je sur cette nécessité ? Ne serait-ce pas abuser du temps de mes lecteurs ? Est-il à propos de réfuter l'opinion opposée ? Pouvez-vous croire sérieusement, qui que vous soyez, que vous ayez le droit de cacher Dieu à votre enfant et d'intercepter la lumière que Dieu fait passer à son cœur par le vôtre ?

» Si je veux que, pour mettre l'enfant en communication avec les dogmes divins, l'on ne perde pas de temps, je ne veux pas non plus qu'on se hâte trop. Pour que le sentiment religieux agisse dans l'éducation, il ne faut pas, comme on l'a fait dans quelques salles d'asile, en abuser d'une manière indiscrete. Sans doute les enseignements de la religion doivent être mis à la portée du jeune âge ; mais rien de puéril ne doit s'y mêler. Laissons à la pensée divine sa sainteté auguste : toute grande, tout imposante qu'elle est, elle attirera l'enfant par un charme ineffable ; elle se prêtera à sa faiblesse, loin de l'accabler ; car l'éternelle lumière modifie au besoin son intensité ; et en même temps qu'elle inonde de ses rayons les yeux capables de les supporter, elle éclaire comme d'un doux crépuscule les yeux les plus faibles.

» Voilà ce que ne veulent pas admettre quelques adeptes de Rousseau, Rousseau lui-même. « Quoi ! disent-ils, un enfant comprendre Dieu ! » Vraiment, philosophe ! Et êtes-vous davantage en état de le comprendre,

vous ? En présence de l'infini, toutes nos petites et toutes nos grandeurs sont égales. Sans doute vous avez plus d'esprit que cet enfant, plus de science ; mais il a, lui, une innocence et une pureté qui rendent son âme plus sympathique que ne peut l'être la vôtre à l'éternelle sainteté. Vous savez mieux que lui expliquer Dieu : qui de vous deux sait mieux le sentir ?

» Non, la religion n'a rien qui ne soit à la portée du jeune âge : rien ne s'oppose à ce que de bonne heure on en fasse le mobile et l'âme de l'éducation. C'est sous sa tutelle à la fois si douce et si puissante que je placerais les jeunes années de mon élève. Toutes les vérités que mon autorité fait accepter à son obéissance, la religion les lui fera voir placées au-dessus de toute autorité humaine, au-dessus de la raison même (1), en lui montrant bien au delà de tous les temps, bien au delà de tous les espaces, le principe éternel dont elles émanent.

» Indépendamment de cet avantage, le sentiment religieux, c'est-à-dire l'adoration d'un Dieu souverainement grand et souverainement bon, a pour le perfectionnement d'une jeune âme une force que l'on ne saurait trop tôt faire agir.

» Chacun sait combien le sentiment du respect ennoblit et purifie le cœur qui l'éprouve ;

---

(1) Quoiqu'elles ne lui soient jamais contraires.

il en est de même du sentiment de l'adoration, et à un degré supérieur. Dans l'adoration il y a à la fois un respect sans bornes, un amour ardent, une admiration immense ; ce sentiment attendrit le cœur en même temps qu'il l'élève, et il ne le fatigue jamais ; seul il peut amender incessamment cette jeune âme, trop disposée, par les soins continuels dont on l'entoure, à se regarder comme le centre de tout, et à être à elle-même son Dieu.

» En effet, c'est en vain que Dieu fait apparaître son nom écrit en caractères indélébiles dans les variétés infinies qu'offre la nature, dans les merveilles de la civilisation, dans les tendresses de la famille : quelque lumineux que soient ces caractères, le sentiment religieux donnera seul à l'enfant des yeux pour les lire ; et ce sentiment, ne nous y trompons pas, c'est aux parents et à ceux qui les remplacent qu'a été donnée la mission de l'inspirer. Autrement, l'enfant regarde tout sans rien voir ; il jouit de tous les biens comme lui étant naturellement dus ; il rapporte tout à lui ; et plus il est heureux, plus il tend à devenir égoïste : déplorable disposition, trop naturelle à cet âge, trop peu remarquée, et sur laquelle, dans les familles, on se fait continuellement illusion. Mais, par l'adoration de la grandeur infinie et de l'infinie bonté, l'enfant s'arrache à cette basse idolâtrie de lui-même et aux vices sans nombre qu'elle produit. Il devient bon d'une bonté

vraie, il apprend à aimer d'un sincère amour.

» La religion catholique, en admettant l'enfant aux exercices de la piété, a institué pour son perfectionnement moral une sorte de gymnastique d'une efficacité incomparable. Dieu, tout grand qu'il est, se donne tout entier à cet enfant (1), et il est toujours prêt à l'écouter et à lui répondre. Entre Dieu et l'enfant s'établit un continuel échange d'amour, qui provoque de la part du jeune fidèle une foule d'actes intérieurs : ferme résolution de le servir et de lui plaire, douleur de l'avoir offensé, regrets, expiation, demandes, remerciements, larmes de repentir, larmes de reconnaissance : c'est tout un drame, drame intime dont chaque péripétie fait pénétrer plus profondément dans l'âme les racines sacrées de la vertu.

» Il est des gens dans le monde qui ont oublié tout cela ; ils se figurent vaguement la religion comme asservissant l'enfance à des pratiques minutieuses, à de dures austérités.

» Des pratiques minutieuses !... les prières sans doute ?... Écoutez de Maistre : « La » prière est la respiration de l'âme, et qui ne

---

(1) « Tu sais combien je t'aime, écrit Fénelon à son neveu, âgé de quatorze ans : ah ! combien le Père céleste est plus aimant que moi ! Toute mon amitié pour toi n'est qu'un faible écoulement de la sienne. La mienne n'est qu'empruntée de son cœur ; ce n'est qu'une goutte qui vient de cette source intarissable de bonté... Celui qui a compté les cheveux de notre tête, compte aussi nos douleurs et les heures de nos épreuves. Il est fidèle à ses promesses et à son amour. Abandonne-toi donc à lui ; laisse-le faire !... »



» respire pas ne vit plus. » Ou, si ce nom vous est suspect, écoutez Cuvier : « Dieu, qui n'a » pas besoin de nos hommages, nous commande » cependant de le prier, parce que nous ne » pouvons approcher de lui par la pensée sans » devenir plus purs. »

» De dures austérités !... Les austérités proprement dites sont interdites aux adolescents, parce que la religion veut que toutes ses pratiques soient réglées par une vertu particulière, qu'elle appelle vertu de discrétion. Elle dispense donc le jeune âge des jeûnes qu'elle prescrit ou recommande aux fidèles ; elle mortifie surtout en lui les dérèglements de la volonté.

» La religion avec ses dogmes, ses sacrements, ses prières, constitue pour le jeune âge l'enseignement le plus vrai et le plus saint de la morale. Il n'en est pas qu'on puisse lui comparer.

» Prenons un exemple familial.

» Votre enfant a bu ou mangé avec excès. De là une maladie. Il regrette amèrement sa faute à cause des suites qu'elle a eues, et vous vous écriez : « Le voilà bien corrigé ! » Vous le croyez ?... Eh bien, c'est en éprouvant des regrets de ce genre et en se corrigeant ainsi qu'on peut devenir le plus mauvais sujet de la terre. Mais envoyez l'enfant au prêtre, vous verrez si le prêtre lui parlera comme vous. Pensez-vous qu'à ses yeux la maladie expiera le vice, et qu'il acceptera un regret

ainsi motivé ? Il s'en faut bien. Votre enfant a manqué aux règles de la tempérance ; que par suite il ait été malade ou non, la religion ne s'en occupe pas. Mais par là il a blessé la loi divine, la loi morale : la religion lui dit de s'en repentir, c'est-à-dire d'éprouver de la douleur, non à cause des suites matérielles de la faute, mais à cause de la faute même. Elle veut que cette douleur soit sincère, et en même temps surnaturelle et souveraine, c'est-à-dire excitée par l'amour de Dieu et de la vertu. Et à ce prix seulement il obtient son pardon.

» Écoutez... Tandis que vous êtes occupé au travail, un pas timide se fait entendre à la porte de votre cabinet : c'est votre jeune fils ; il entre d'un air inquiet. Qu'y a-t-il donc ?... Il s'approche lentement de vous ; il a une confiance à vous faire : quittez votre plume un instant, écoutez-le. Voici ce qu'il a à vous dire. Il a commis une désobéissance dont vous n'avez rien su, dont jamais vous n'auriez pu rien savoir. Il s'est livré à un divertissement défendu, et ce plaisir n'a eu pour lui aucune mauvaise suite ; entendez bien ! C'est cette désobéissance qu'il vient vous révéler, parce que sa conscience, éclairée par la religion, lui dit qu'il est coupable, et que son aveu, quelles que doivent en être les conséquences, peut seul expier sa faute. Vous, vous jouissez et vous tremblez à la fois : vous jouissez en écoutant cette confiance naïve ; vous trem-

blez en pensant qu'un acte de désobéissance, un seul, qui serait resté inconnu et impuni, aurait pu, par une conséquence presque nécessaire, souiller pour toujours l'âme de votre enfant et ruiner son éducation à jamais. Le voilà donc devant vous cet enfant qui a désobéi, qui s'en repent, qui vient s'en accuser, et qui, j'en suis sûr, ne désobéira plus. Qu'allez-vous faire ? le gronder ? Cela ne vaudrait rien. L'embrasser ? Vous en mourez d'envie, mais ce n'est pas le moment. Vous le renvoyez après quelques avis sages et tendres, et vous rendez grâces à la religion, qui vous seconde si bien.

» C'est une doctrine trop répandue, c'est une doctrine dangereuse et corruptrice que celle qui apprécie les actes humains autrement que d'après la loi qui doit les régir. Les plus célèbres moralistes induiraient nos enfants dans d'étranges erreurs si la religion n'était pas là pour les redresser. Je lis dans *La Fontaine* :

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde.

» Pourquoi ?

On peut avoir besoin d'un plus petit que soi. (1)

(1) Et dans une autre fable :

Il ne se faut jamais moquer des misérables :  
*Car qui peut se flatter d'être toujours heureux ?*

Le fabuliste est constamment païen dans ses fables. Rappelez-vous *Le renard et la cigogne*, *La cigale et la fourmi*, etc. Il n'y a pas un grain de charité dans tout cela ; c'est toujours l'amour de soi, le mépris d'autrui, le besoin de rendre la pareille, etc.

» O notre poète bien-aimé ! tout admirable philosophe que vous êtes, quelle mauvaise morale vous nous prêchez là ! La religion dit autre chose à nos enfants : « Il faut obliger » tout le monde, parce que nous sommes tous » frères, parce que nous devons aimer Dieu de » tout notre cœur, et le prochain comme nous- » mêmes pour l'amour de Dieu. Et qui est le » prochain ? Celui, quel qu'il soit, à qui nous » pouvons rendre service. »

» Ne voit-on pas la différence qu'il y a entre ces deux sortes de doctrines ? Autant l'une rapetisse l'âme, autant l'autre l'élève : l'une fomenté l'égoïsme, l'autre produit la vertu.

» Ce serait donc bien vainement qu'on voudrait substituer un enseignement purement rationnel de la morale à l'enseignement que donne la religion et qu'elle fonde sur ses dogmes. « Mais, dit-on, la loi morale est dis- » tincte des vérités de la foi... elle est directe- » ment accessible à la raison de chacun... » Nous voyons souvent la foi la plus ardente » dans les premières années s'affaiblir et » s'éteindre au contact de la vie du monde. » Donner la foi pour base à l'enseignement » moral, c'est s'exposer à voir disparaître » avec elle les vérités morales auxquelles elle » servait d'appui (1). »

» Erreur ! ce danger n'existe pas, il ne sau-

---

(1) Ceci est extrait littéralement d'un livre de nos modernes philosophes.

rait exister. En effet, dans ce qui concerne la pratique des devoirs humains, la religion chrétienne n'a pas créé une morale qui soit fondée uniquement sur les dogmes qu'elle enseigne. Elle ne fait que consacrer par l'autorité de la foi les principes et les corollaires de la loi éternelle, elle ne fait qu'aviver les rayons de *cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* (1). Ce que notre raison nous fait parfaitement comprendre sans le secours des philosophes ni de leurs livres, la religion nous le prescrit au nom d'une autorité divine, et en même temps nous le fait aimer. Elle ne dépose dans notre âme aucun germe étranger, elle fait fructifier ceux qui y existent. Si, plus tard, la foi s'affaiblit ou éprouve même une éclipse momentanée, ces principes ne conservent pas moins en nous la certitude qui leur est propre, et que l'habitude de nous y conformer par un sentiment de religion n'a pu que fortifier.

» Le système purement rationnel qu'on s'acharne à faire prévaloir est également nuisible à la religion et à la morale : à la religion, à laquelle on ôte ainsi, aux yeux des jeunes gens, son autorité et sa puissance, en cherchant pour eux, hors d'elle, la loi qu'ils doivent pratiquer et aimer ; à la morale, qu'on fait par là rétrograder jusqu'aux temps antérieurs à l'Évangile !

---

(1) Évangile selon saint Jean, I. 9.

Non, en vérité, je ne puis comprendre pourquoi l'on veut créer pour la jeunesse un enseignement classique des devoirs qui n'est pas celui de l'Église catholique.

» Je dirai à ceux qui se laissent séduire par ces nouvelles doctrines : Venez assister avec nous, dans quelque humble église de campagne, à la première communion des enfants. Regardez-les, ces enfants. Pendant trois ans ils ont été nourris de la parole de l'Évangile ; pendant trois ans ils ont dû acheter par une conduite régulière et par de continuels efforts sur eux-mêmes le bonheur dont ils jouissent en ce moment. Voyez ce reflet de la vertu divine qui illumine leurs jeunes fronts, et qui donne à l'expression de leurs traits un charme inexprimable ! Écoutez ! l'un d'eux, au nom de tous ses camarades, se lève, et, au milieu de la foule attendrie, en présence de l'autel, d'une voix émue il prononce ces mots : « Nous demandons pardon à nos parents de » toutes les fautes que nous avons pu com- » mettre envers eux ; nous en éprouvons un » sincère repentir, et nous leur promettons, » devant Dieu, d'être toujours à l'avenir res- » pectueux et dociles. »

» Voilà comme on enseigne aux enfants leurs devoirs, ou plutôt voilà comment on en pénètre leur âme : car, ne l'oublions pas, l'enseignement moral doit s'adresser à la volonté bien plus qu'à l'intelligence. La vie humaine est un combat, dans lequel le principe du

bien et le principe du mal se disputent l'âme. L'âme les distingue presque toujours l'un de l'autre, et sait donner à chacun d'eux son véritable nom ; mais le mal l'attire et la séduit. Il faut donc, s'il est possible, allumer en elle cette ardeur généreuse qui immole le plaisir au devoir, et qui finit par trouver le plaisir dans le devoir même. C'est à quoi les raisonnements ne servent guère. Ont-ils jamais apaisé les tempêtes de l'âme ? Que peuvent-ils pour adoucir ses amertumes, pour éteindre ses fièvres, pour consoler ses ennuis ? Mais la religion a ce pouvoir : ne contrarions pas son empire sur un âge d'innocence et de foi, qui se donne si volontiers à elle.

» Concluons : la morale doit être inspirée à la jeunesse plutôt qu'enseignée ; elle lui sera inspirée par l'exemple des parents, par l'influence des maîtres, et surtout *par la foi religieuse*.

» Il suit de là que, soit dans les familles, soit dans les collèges, la piété doit être le principal mobile de l'éducation ; que son influence doit se faire continuellement sentir ; que l'inspirer à la jeunesse par tous les moyens possibles est un devoir pour tous les hommes appelés à l'honneur de l'instruire ; que ce devoir ne saurait être rempli froidement ; qu'il doit être embrassé avec conviction, accompli avec amour ; en un mot, que, pour être véritablement morale, l'éducation doit être essentiellement chrétienne.

» On peut toujours recommander sans crainte les pratiques pieuses aux adolescents : car si leur éducation a été convenablement dirigée, ces pratiques, de leur part, sont toujours sincères. Le doute, l'incrédulité, et à plus forte raison l'impiété, ne sont jamais les fruits spontanés de cet âge. Les faits surnaturels saisissent vivement leur imagination ; et leur raison hésite d'autant moins à les admettre que, nouvellement initiés à la vie, qui leur semble être, comme elle l'est en effet, pleine de miracles, ils ne voient dans des miracles d'un autre ordre rien qui puisse les troubler. A l'époque de leur première communion, leur foi est aussi ardente que sincère ; et jusqu'au moment où ils quitteront le collège pour le monde, elle restera telle, si l'on a soin d'écartier d'eux toutes les mauvaises impressions, et si leurs études et leurs lectures sont sagement dirigées. »







## Conclusion.

**P**ÈRES et mères de famille, c'est à vous que l'Église s'adresse en ces jours de désolation et de deuil, où tout semble conspirer pour la ruine de la religion et le triomphe de l'esprit du mal.

La société n'est plus chrétienne. Mais ce sont les familles qui font la société. Avant que l'indifférence pénétrât dans les masses, elle a exercé sourdement son influence désastreuse au foyer domestique. Elle n'a pu si universellement envahir le peuple que parce qu'elle avait miné d'abord les individus au sein de la famille.

Ne nous faisons pas illusion : les meilleurs esprits eux-mêmes ont ressenti les atteintes de ce mal funeste. Un souffle antichrétien a passé sur le monde ; tous, plus ou moins, il nous a touchés. Une vie naturelle, sensuelle, païenne, a succédé aux habitudes austères et tout imprégnées d'esprit religieux qu'avaient nos ancêtres ; les maximes du siècle sont bien plus nos maximes que les vérités de l'Évangile ; et si nous croyons en Jésus-Christ et à son royaume éternel, nous vivons bien plutôt comme si rien n'était à attendre dans un monde meilleur.

Ouvrons les yeux, et nous verrons que trop souvent nous nous sommes contentés, pour tout hommage à notre Dieu, de quelques pra-

tiques extérieures, et pour toute religion, de la *religiosité*.

Voilà le mal. Où est le remède ? Dans le retour pur et simple aux devoirs de la vie chrétienne. Que tous ceux qui se disent catholiques se remettent courageusement à la pratique de ces devoirs. En régénérant la famille, ils referont la société.

Pères et mères, croyez-le : le salut de notre patrie n'est pas dans les rêves des politiques ni les déclamations des sophistes : le voilà dans ce court programme ! L'Église compte sur vous pour le remplir. Puissiez-vous réaliser ses espérances en donnant l'exemple d'une vie toute chrétienne, en élevant chrétiennement vos enfants ! Vous préparerez ainsi à la société des hommes vertueux ; à la religion, des défenseurs ; vous vous ménagerez à vous-mêmes les consolations les plus douces pour les jours de votre vieillesse, avec les joies infinies de la récompense éternelle.





